

Jacques Lèbre

## Sonnets de la tristesse

### I

On voit parfois, quand on traverse un village,  
un coin de rideau qui se soulève au bas d'une fenêtre,  
puis le mouvement de recul d'un visage ridé  
c'est que nous aurons regardé dans cette direction,

attirés par ce mouvement – comme d'une aile d'oiseau –,  
soudain, il ce sera inscrit dans notre champ de vision.  
Rabaissé, le rideau estompe le visage, puis le gomme  
comme si depuis la nuit des temps le dessin devait être raté,

celui d'une vie, eau morte qui désormais clapote  
derrière une fenêtre qui désormais sert de frontière,  
mais transparente pour laisser voir ce qu'il y a d'encore vivant

dehors où nous passons. Et nous n'aurions rien soupçonné  
si le rideau n'avait pas été soudain corné, comme la page  
d'un livre quand on en interrompt la lecture.

### II

C'est un peu la position de ma vieille mère, amaigrie,  
dans la maison de retraite où elle est désormais,  
assise dans la chambre, face à la fenêtre, à regarder  
ce qui se passe dehors : de l'autre côté de la rue,

bien peu passante, ce sont des HLM et leurs parkings.  
Mais c'était pareil à la maison, assise près de la porte-fenêtre  
pour épier le moindre mouvement dans la cité et compter  
les voitures qui passaient sur la route un peu plus loin :

« En une heure j'en ai compté quarante cinq, ça circule ! »  
L'après-midi à faire des mots croisés, puis à regarder les jeux télévisés :  
*Des chiffres et des lettres, Slam, Questions pour un champion,*

voilà ce qui meublait une journée, après la lecture matinale  
du journal local (*La Montagne*), mais plutôt pour les faits divers :  
« Il y a eu un accident, la voiture n'est pas belle à voir. »

### III

Quelle tristesse... Tous ces vieillards assis  
sur des fauteuils ou des fauteuils roulants, immobiles,  
en rang d'oignons ou en cercle dans la salle commune,  
tête qui tombe sur la poitrine et qui semblent

ne plus rien attendre – sinon la mort.  
Et quand vous passez, quelques têtes, mais pas toutes,  
se relèvent, se tournent lentement à mesure,  
vous suivent des yeux – comme des vaches dans un pré.

Une « fin de vie » peut durer très longtemps,  
et si l'on a toujours la conscience du temps...  
Quelle tristesse... Tous ces regards éteints,

ce silence des vies qui viennent ici finir  
et dont on ne soupçonne même pas ce qu'elles furent  
ailleurs en leurs lieux et en leur temps.

### IV

On reste encore sur le bord, on plongera plus tard,  
car l'on dirait bien des poissons dans un étang,  
certains, bouche ouverte pour aspirer encore un peu d'air  
avant l'asphyxie finale qui à chaque instant les guette.

Plus valide, dans la salle commune une vieille femme  
était en conversation avec ma mère. Elle a connu mon père :  
« J'étais à l'école à Lorcières avec Lucien. » Elle ne savait plus  
si dans leur enfance elle était la plus jeune, ou la plus âgée.

Mon père est mort. Il y avait un trou dans le sourire de la vieille,  
à cause des dents en moins. La veille dans la chambre :  
« J'ai deux dents de mon appareil qui sont cassées, ça me gêne un peu

pour manger mais je ne vais pas les faire refaire,  
ça me coûterait cher, et pour ce qu'il me reste à vivre... »  
On ne reste pas très longtemps, on s'en va...

V

Cela relève d'un abandon, pourquoi ne pas le dire,  
même s'il est le fait des conditions modernes de l'existence,  
éloignement des enfants qui tous vivent ailleurs,  
appartements qui ne permettent pas de les prendre chez soi.

Et bien sûr qu'ils doivent se sentir complètement abandonnés  
s'ils ont encore toute leur conscience, les vieillards,  
assis en rang d'oignons ou en cercle – devant un temps  
qui ne passe plus, comme si, dans un quelconque musée

ils se retrouvaient devant une toile absolument blanche  
qui ne représenterait plus ni paysage ni scène de vie,  
pour donner encore la si précieuse sensation de l'éphémère.

L'éternité de leur journée ne saurait être leur bonheur  
et seule leur est promise celle de la Terre  
qui continuera de tourner avec leurs corps enfouis.

VI

Ils sont trois vieillards à sortir de la maison de retraite.  
L'un s'appuie sur un déambulateur, l'autre sur des béquilles.  
Le troisième, le plus valide, ne s'appuie que sur une seule canne.  
Ils ont dû sympathiser durant les longues après-midi.

Mais peut-être se connaissaient-ils avant aussi,  
peut-être se rencontraient-ils dans les foires ou sur les marchés,  
chacun venant d'un village de ce pays rude,  
d'un monde paysan où l'on n'a jamais été très causant.

Et de quoi pourraient-ils parler, sinon du temps,  
celui qu'il fait, et sans combler les longs silences,  
avant de peut-être reprendre : de mon temps...

Sortis d'un espace confiné, ils n'ont guère  
qu'un petit espace goudronné pour déambuler sous le ciel,  
se dégourdir les jambes si c'est façon de parler.

## VII

Je vais bientôt retourner dans le parc à vieillards.  
Je n'aurai pas la joie de l'enfant qui va au zoo.  
Désormais ma vieille mère marche un peu voûtée.  
De la chambre à la salle commune de la maison de retraite

Elle traîne les pieds dans ses pantoufles : « Qu'il est long, ce couloir ! »,  
qui mène, mais vers où... dont elle ne voit pas encore le bout.  
Et la nuit qui maintenant vient plus tôt. Les étoiles resteront impassibles,  
Des têtes d'aiguilles dans une noire pelote de tristesse.

Je vais bientôt retourner dans le parc à vieillards.  
Une piqûre de rappel sur ce qui m'attend plus tard ?  
Je n'ai pas assisté à leurs repas de midi et du soir,

On n'entend peut-être que le raclement des cuillères  
Dans des assiettes creuses et rondes comme la lune,  
Des succions, des lapements, des déglutitions.